

J. Lacan : *L'Angoisse*, Séminaire 1962-1963

*Extrait de la Leçon du 27 mars 1963*

« Alors, où prendre les choses pour concevoir ce qu'il en est chez la femme de cette chose que nous soupçonnons, où aussi elle a son entrée vers le manque ? On nous en rebat assez les oreilles avec l'histoire du *penisneid*. C'est ici que je crois nécessaire d'accentuer la différence ; bien sûr que pour elle il y a aussi constitution de l'objet *a* du désir, puisqu'il se trouve que les femmes parlent, elles aussi. On peut le regretter, mais c'est un fait. Elle veut donc, elle aussi, l'objet, et même un objet, en tant qu'elle ne l'a pas. C'est bien ce que Freud nous explique, que pour elle, cette revendication du pénis restera jusqu'à la fin essentiellement liée au rapport à la mère, c'est-à-dire à la demande. C'est dans la dépendance de la demande que se constitue cet objet *a* pour la femme. Elle sait très bien — si j'ose dire, quelque chose sait en elle — que, dans l'Œdipe, ce dont il s'agit, ce n'est pas d'être plus forte, plus désirable que la mère — cela, dans le fond, elle s'avise assez vite que le temps travaille pour elle — c'est d'avoir l'objet. L'insatisfaction foncière dont il s'agit dans la structure du désir est, si je puis dire, précastrative. S'il arrive qu'elle s'intéresse comme telle à la castration  $-\phi$ , c'est, pour autant qu'elle va entrer dans les problèmes de l'homme, c'est secondaire, c'est deu- téro-phallique, comme avec beaucoup de justesse l'a articulé Jones et c'est là autour de quoi tourne toute l'obscurité du débat en fin de compte jamais dénoué sur ce fameux phallicisme de la femme, débat dans lequel je dirais tous les auteurs ont également raison, faute de savoir où est véritablement l'articulation. Je ne prétends pas que vous allez la garder soutenue, présente et vive et repérable tout de suite dans votre esprit mais j'entends vous mener là tout autour par assez de chemins pour que vous finissiez par savoir là où ça passe et là où on fait un saut quand on théorise. Pour la femme, c'est initialement ce qu'elle n'a pas, comme tel, qui va devenir, qui constitue au départ, l'objet de son désir, alors qu'au départ, pour l'homme, c'est ce qu'il n'est pas, c'est là où il défaille. C'est pour cela que je vous ai fait vous avancer par cette voie du fantasme de Don Juan. Le fantasme de Don Juan — et c'est en cela qu'il est un fantasme féminin — c'est ce vœu, chez la femme, d'une image qui joue sa fonction, fonction fantasmatique, qu'il y en a un, d'homme, qui l'a d'abord, ce qui est évidemment, vu l'expérience, une méconnaissance évidente de la réalité mais bien mieux encore : qu'il l'a toujours, qu'il ne peut pas le perdre. Ce qui implique justement la position de Don Juan dans le fantasme, c'est qu'aucune femme ne peut le lui prendre, c'est ce qui est essentiel et c'est évidemment — c'est pour cela que j'ai dit que c'est un fantasme féminin — ce qu'il a dans cette occasion de commun avec la femme à qui, bien sûr, on ne peut pas le prendre, puisqu'elle ne l'a pas. Ce que la femme voit dans l'hommage du désir masculin, c'est que cet objet, disons-le, soyons prudents, devienne de son appartenance. Ceci ne veut rien dire de plus que ce que je viens auparavant d'avancer, qu'il ne se perde pas. Le membre perdu d'Osiris, tel est l'objet de la quête et de la garde de la femme. Le mythe fondamental de la dialectique sexuelle entre l'homme et la femme est là, par toute une tradition, suffisamment accentué et aussi bien, ce que l'expérience «psychologique» — entre guillemets au sens qu'a ce mot dans les écrits de Paul Bourget — de la femme ne nous dit pas, qu'une femme pense toujours qu'un homme se perd, s'égare avec une autre femme. Don Juan l'assure qu'il y a un homme qui ne se perd en aucun cas.

Évidemment, il y a d'autres façons privilégiées, typiques, de résoudre ce difficile problème du rapport au  $a$  pour la femme, un autre fantasme, si vous voulez. Mais, à la vérité, ça ne coule pas de source, ça n'est pas elle qui l'a inventé. Elle le trouve *ready made*. Bien sûr, pour s'y intéresser, il faut qu'elle ait, si je puis dire, une certaine sorte d'estomac. »

### *Extrait de la Leçon du 5 juin 1963*

« Quoi qu'il en soit, pour essayer de faire supporter ce que j'ai dit la dernière fois sur mon petit schéma fabriqué sur l'usage des cercles eulériens, cela pourrait se supporter ainsi, le champ ouvert par l'homme et la femme dans ce qu'on pourrait appeler, au sens biblique, leur connaissance l'un de l'autre ne se recoupe qu'en ceci que la zone où ils pourraient effectivement se recouvrir, où leurs désirs les portent pour s'atteindre, se qualifie par le manque de ce qui serait leur médium, le phallus. C'est ce qui, pour chacun, quand il est atteint, justement, l'aliène de l'autre.

De l'homme, dans son désir de la toute-puissance phallique, la femme peut être assurément le symbole, et justement en tant qu'elle n'est plus la femme. Quant à la femme, il est bien clair, par tout ce que nous avons découvert, ce que nous avons appelé le *Penisneid*, qu'elle ne peut prendre le phallus que pour ce qu'il n'est pas, c'est-à-dire soit  $a$  l'objet, soit son trop petit  $\phi$  à elle, qui ne lui donne qu'une jouissance approchée de ce qu'elle imagine de la jouissance de l'autre, qu'elle peut sans doute partager par une sorte de fantasme mental, mais qu'à aberrer de sa propre jouissance.

En d'autres termes, elle ne peut jouir de  $\phi$  que parce qu'il n'est pas à sa place, à la place de sa jouissance, où sa jouissance peut se réaliser. Je vais vous en donner une petite illustration un peu brûlante, combien latérale, mais actuelle. Dans un auditoire comme celui-ci, combien de fois, nous, analystes, combien de fois, voyons-nous au point que ça devient une constante de notre pratique que les femmes veulent se faire psychanalyser comme leur mari, et souvent par le même psychanalyste? Qu'est-ce que ça veut dire, si ce n'est que le désir supposé couronné de leur mari, qu'elles ambitionnent de partager le  $- (-\phi)$ , la repositivation du  $\phi$  qu'elles supposent s'opérer dans le champ psychanalytique, voilà à quoi elles ambitionnent d'accéder.

Que le phallus ne se trouve pas là où on l'attend, là où on l'exige, à savoir sur le plan de la médiation génitale, voilà ce qui explique que l'angoisse est la vérité de la sexualité, c'est-à-dire ce qui apparaît chaque fois que son flux se retire, montre le sable. La castration est le prix de cette structure, elle se substitue à cette vérité. Mais en vérité, ceci est un jeu illusoire ; il n'y a pas de castration parce que, au lieu où elle a à se produire, il n'y a pas d'objet à castrer. Il faudrait pour cela que le phallus fût là. Or il n'est là que pour qu'il n'y ait pas d'angoisse. Le phallus, là où il est attendu comme sexuel, n'apparaît jamais que comme manque, et c'est cela son lien avec l'angoisse. Et tout ceci veut dire que le phallus est appelé à fonctionner comme instrument de la puissance »